

Bulletin d'histoire politique

**Soulever la polémique, ou faire avancer la connaissance?
Critique d'Esther Delisle, *Le traître et le juif*: Lionel Groulx, «le
devoir» et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la
province de Québec, 1929-1939, Montréal, L'Étincelle éditeur,
1992, 284 p.**

Richard Jones



Volume 2, Number 3, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1063398ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1063398ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association québécoise d'histoire politique

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jones, R. (1994). Review of [Soulever la polémique, ou faire avancer la connaissance? Critique d'Esther Delisle, *Le traître et le juif*: Lionel Groulx, «le devoir» et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec, 1929-1939, Montréal, L'Étincelle éditeur, 1992, 284 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 2(3), 33–35. <https://doi.org/10.7202/1063398ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1994

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

l'historiographie, encore moins pour l'avenir de l'humanité.

SOULEVER LA POLÉMIQUE, OU FAIRE AVANCER LA CONNAISSANCE? Critique d'Esther Delisle, *LE TRÂTRE ET LE JUIF: LIONEL GROULX, « LE DEVOIR » ET LE DÉLIRE DU NATIONALISME D'EXTRÊME DROITE DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC 1929-1939*, Montréal, L'Étincelle éditeur, 1992, 284 p.

par Richard Jones
Université Laval

Présentée à l'origine comme thèse de doctorat à l'Université Laval, cette recherche a soulevé, bien avant la soutenance, une polémique dont l'auteure fait d'ailleurs état dès son premier chapitre. Certains critiques, explique-t-elle, sans doute un peu simples et malhabiles, croyaient pouvoir déduire facilement pourquoi Esther Delisle s'intéressait à l'antisémitisme. « Êtes-vous juive? » demandaient-ils. Fausse piste! D'autres, se préoccupant plutôt des conclusions iconoclastes de Delisle, l'accusaient de trahir les intérêts du Québec. Somme toute « traître ou juive », résume Delisle, renvoyant ainsi au titre de son ouvrage. Quant à nous, nous espérons porter l'attention davantage sur la démarche et la démonstration.

Malgré l'intérêt suscité par cet ouvrage, les recherches réalisées depuis plus de vingt ans et qui évoquent l'antisémitisme comme thème important ont été tellement nombreuses qu'on peut se demander quelle contribution Delisle apporte aux connaissances. Certes elle admet que d'autres avant elle ont « remarqué le racisme » de Groulx, et elle cite les thèses de Jean-Pierre Gadoury et d'André-J. Bélanger, de Susan Mann, de Gérald Fortin et de Michael Oliver. Elle aurait pu ajouter les treize tomes rédigés par David Rome et portant sur l'antisémitisme au Québec dans les années trente sous le titre *Clouds in the Thirties*. Dans ma propre recherche sur le journal *L'Action catholique*, j'ai présenté de façon élaborée la thèse du complot juif mondial, dimension à laquelle Delisle consacre son chapitre 9. Bien que Delisle prétende que sa propre perspective est différente « en ce que l'antisémitisme est son objet premier », (p. 33) pareil avantage comporte

aussi un revers. À force d'isoler un élément parmi un grand nombre de thèmes à saveur nationaliste de l'époque, l'auteure risque de fausser la réalité qu'elle cherche à décrire. La nuance devient impossible.

Esther Delisle se propose donc d'étudier l'antisémitisme de Lionel Groulx, de *L'Action nationale*, des Jeunes-Canada et du *Devoir* qui « représentent un courant idéologique minoritaire dans le Canada français des années trente » (p. 27). Pourtant elle ne croit pas qu'il faille réduire ce petit groupe à « l'insignifiance absolue ». Après tout, de nombreux chercheurs se sont intéressés plus tard à Groulx et compagnie. Autre indication de l'importance du groupe: « le malaise » que Delisle croit avoir provoqué par sa recherche chez ceux qui voient en Groulx « l'historien national » et en le journal *Le Devoir* « le défenseur infatigable des droits du Canada français » (p. 31).

En se bornant à tenter d'expliquer le « délire de haine d'un petit groupe », l'auteure cherche à confondre les critiques qui lui reprochent de ne pas tenir compte du contexte dans son analyse. « Décortiquer le contexte historique n'apporte rien à la compréhension du délire et ne fournit aucune clé pour le pénétrer », assure-t-elle (p. 33). « La réalité du complot juif mondial n'existe que dans la tête de Lionel Groulx, de *L'Action nationale*, des Jeunes-Canada et du *Devoir* » (p. 33). Avis aux historiens! Si le contexte avait été important, tout le peuple aurait versé dans le racisme. Or, le « bon peuple » n'a pas écouté ses maîtres.

C'est là un raisonnement un peu court. Tous les Québécois, les ouvriers, les agriculteurs, les milieux d'affaires et, oui, le prêtre-historien qu'était Groulx, traversaient les années dures de la crise bien qu'ils ne les aient évidemment pas vécues tous de la même façon. On sait par exemple que l'antisémitisme était un des thèmes partagés par André Laurendeau et les Jeunes-Canada, qui ont organisé une grande manifestation anti-juive à Montréal en 1933. Beaucoup plus tard, Laurendeau reconnaissait: « Nous étions tributaires des idées qui avaient cours à cette époque et toutes ces idées n'étaient pas belles ». Doit-on écarter du revers de la main, comme le fait Delisle, le contexte de la crise pour expliquer la popularisation de ces idées au cours des années trente? La seule monographie consacrée entièrement à l'étude des Jeunes-Canada, celle de Denis Chouinard,

insiste justement sur l'importance de la conjoncture pour expliquer le nationalisme du groupe. Mais Esther Delisle ne semble pas connaître l'existence de ce mémoire de maîtrise, déposé pourtant à l'Université Laval.

Dans son deuxième chapitre, intitulé « Nationalisme, racisme et antisémitisme », Delisle prévient le lecteur que « Lionel Groulx n'est pas l'aimable historien du terroir aux égarements passagers et sans conséquences dépeint par certains » (p. 54). Non, Groulx est un vulgaire raciste. Pour lui, les Canadiens français constituent une « race supérieure », une « race élue » (p. 58). Il « donne dans un nationalisme d'extrême droite mâtiné de fascisme » (p. 62). Et Esther Delisle d'évoquer alors la vision eschatologique de l'avenir, formulée par le national-socialisme hitlérien, qu'elle rapproche de celle de Groulx. De cette vision découle l'antisémitisme. Delisle soutient: « Pour les adversaires déclarés de la société libérale, le Juif est à la fois la cause et le symbole des fléaux qui frappent leurs pays respectifs » (p. 67). Et plus loin, cette observation: les Juifs sont « les symboles de la totalité maléfique incarnée par le capitalisme, la démocratie et la modernité » (p. 69).

Au cours des chapitres qui suivent, Esther Delisle dépeint dans le détail « l'univers fantasmagorique du racisme » (p. 86). Le « conte de fées » du raciste comprend un paradis; pour Groulx, c'est l'époque de la Nouvelle-France, alors que la nouvelle race s'enracine, pure, homogène sur le plan religieux, guidée par de grands chefs. Après la Conquête survient « le Traître » qui arrive par le mélange des sangs. « Le Traître » se dissimule aussi dans les idées étrangères, il se manifeste à travers le parlementarisme, le fédéralisme, les partis politiques, le capitalisme, les phénomènes tels l'urbanisation et l'américanisation. *L'Action nationale*, les Jeunes-Canada et *Le Devoir* sont « la voix de leur maître » (p. 127) et ils reprennent les paramètres de son nationalisme d'extrême-droite.

Pour ces racistes, l'ennemi, c'est le Juif, symbole des maux qui affligent la société, « caste intolérable » et inassimilable, cherchant au moyen d'un vaste complot à dominer le monde. Le Juif règne en maître même au Québec en raison des complicités de politiciens. Mais il y a un espoir: le chef fasciste dont Groulx et ses acolytes souhaitent la venue, qui présidera aux

destinées d'un État national et qui incarnera l'ordre moral et l'autorité.

Dans son chapitre sur le chef (« Des surhommes et des dieux »), Delisle soutient sans ambages que Groulx rêvait à une « dictature fasciste » (p. 93), que son leader idéal était un « dictateur d'obéissance résolument fasciste » (p. 223). Elle présente donc les quelques textes où Groulx fait l'éloge de Mussolini. Que faut-il penser de sa démonstration? Pina Stanghieri a déposé en 1988 un mémoire de maîtrise sur l'image du chef chez Lionel Groulx. Dans cette étude fouillée, Stanghieri insiste sur l'importance de la dimension religieuse dans l'image du chef chez Groulx. À propos des dictateurs fascistes européens, elle écrit:

No European dictator had a real place in Groulx's writings between 1920-1950 » mais que « he occasionally cited Benito Mussolini, Engelbert Dollfuss and Antonio Oliveria Salazar as striking examples of men who had reconstructed their devastated countries. In Groulx's mind these were men who had taken nations that trotted to the brink of social revolution, and in a short time had re-established social, economic and political stability in their respective nations.

Puis, plus loin, elle ajoute: « There is nothing in Groulx's writing to indicate that Groulx admired the politics of these three men. Groulx admired their skills as national animateurs ». Or, en mettant l'accent sur quelques rares textes assez peu explicites tout en ignorant les très nombreux autres écrits de Groulx sur le chef, Delisle pipe les dés en faveur de sa propre interprétation. C'est un procédé habile, mais fort contestable.

Autre procédé habile, et tout aussi contestable, Delisle s'engage fréquemment dans des procédés de culpabilité par association. À la page 161, par exemple, elle écrit que « Lionel Groulx, *L'Action nationale* les Jeunes-Canada et *Le Devoir* multiplient sans succès les oukases auprès d'un peuple échappant à leur emprise ». Mais ils ne se disent pas vaincus pour autant. « N'abandonnons pas tout espoir », commente Delisle, parlant pour eux. « L'Allemagne nazie indique la voie à suivre ». Les citations qui suivent, cependant, viennent d'Anatole Vanier, dans la revue *L'Action nationale*, et des Jeunes-

Canada, qui s'opposent surtout à l'immigration juive. Aucun texte de Groulx même ne permet de confirmer les dires de l'auteure. On comprend le problème de Delisle. Lionel Groulx est un personnage dont on se souvient toujours. Son nom figure dans le titre de l'ouvrage de Delisle. Anatole Vanier est un personnage bien secondaire. En mettant Groulx, Vanier et les autres dans le même bateau, puis en allant chercher de bonnes citations surtout chez l'antisémite notoire Vanier, elle peut espérer que le lecteur sera convaincu que Groulx trouve lui aussi que l'Allemagne nazie indique la voie à suivre.

Autre exemple, l'auteure débute le chapitre 11 sur le chef par une citation de l'ouvrage d'Elie Kedourie, *Nationalism*, qui, lui, cite St-Just:

There is something terrible in the sacred love of the fatherland; it is so exclusive as to sacrifice everything to the public interest, without pity, without fear, without respect for humanity... What produces the general good is always terrible.

Delisle commence alors par déclarer que « Groulx, prestidigitateur idéologique de première classe, tire une dernière carte de sa manche: celle du millénarisme fasciste » (p. 219). Puis elle soutient: « La logique du projet utopique (de Groulx) est totalitaire » (p. 220). Ensuite, après avoir mentionné les noms d'autres dictateurs d'extrême-droite, Delisle affirme: « Hitler reçoit sa quote-part de louanges pour son oeuvre éducatrice et pour son programme politique » (p. 220). Elle s'interroge finalement: « Les solutions proposées par Groulx, *L'Action nationale*, les Jeunes-Canada et *Le Devoir* ne se trouvent-elles pas dans certaines des législations nazies sur la race? ». Le lecteur de Delisle pense avoir tout saisi. Groulx aurait de profonds liens de parenté spirituelle et politique avec Hitler. Qu'en est-il en vérité? Dans un seul texte publié en 1934, Groulx manifeste de l'admiration pour la mobilisation d'instituteurs allemands en des camps pour entendre « exprimer la volonté des chefs du pays sur la formation nationale des jeunes allemands » (p. 223). C'est tout. Quand on sait la fréquence avec laquelle Groulx revient sur son thème d'éducation nationale au Québec, doit-on se surprendre de cette remarque? Est-ce cela la « quote-part de louanges » pour le « programme politique » d'Adolf Hitler?

Toujours est-il que Delisle n'a rien trouvé d'admiratif chez Groulx pour le « programme politique » de Hitler mais le fait de parler de Groulx et de Hitler dans les mêmes pages peut créer une impression que la recherche ne suffit pas à étayer.

Quant aux quelques textes antisémites de Groulx – deux, pour être exacts, publiés dans *L'Action nationale* en avril et en juin 1933 – ils existent. Mais il n'en demeure pas moins que cette question n'intéressait pas beaucoup Groulx. Le Québec comptait des antisémites bien plus virulents que lui, tels Anatole Vanier et Georges Pelletier, mais on le savait avant la parution de ce livre. Esther Delisle aura donc davantage contribué à soulever la polémique qu'à avancer la science. On doit le déplorer.